

—Un malheur dit Mme de Francheville stupéfaite ; je puis affirmer que je ne sais rien de tout ceci. et je ne comprends pas. . .

—Eh ! mais, je sais de quoi il s'agit, moi ! dit Mlle de la Pommerie en quittant son ouvrage ; la petite a voulu parler des querelles de son frère avec les paysans du pays.

—Des querelles, dites-vous ! on ne m'a rien écrit à ce sujet.

—Oh ! c'est certainement de cela qu'il s'agit, reprit la vieille fille, qui se laissait aller volontiers au plaisir de bavarder ; il n'est question que de cela dans le voisinage. Imaginez-vous qu'il y a quelque temps ce M. Lacroix a eu le tort de donner un mauvais coup à un mendiant. Il paraît que dès l'abord la blessure n'était pas grand'chose, au dire du docteur Neuilhac qui s'y connaît.

—Abrégez, abrégez ma tante, dit Mme de Francheville à voix basse ; M. Sandons est déjà bien fatigué.

—Alors contez vous-même, dit la demoiselle d'un ton d'humeur.

—Mais, ma tante, je ne connais pas les détails de cette affaire.

—Laissez-la donc raconter à ceux qui le savent, dit Mlle de la Pommerie avec aigreur. Je vous ai dit bien des fois, ma chère nièce, . . . Mais je ne veux pas abuser de la patience de monsieur, et je reviens à mon histoire. Cette blessure n'était donc rien dans le commencement, et on pouvait la guérir ; mais qu'a fait ce misérable ? Cuirassier ? Vous connaissez sans doute cet homme, monsieur.

Sandons s'inclina en signe d'assentiment.

—Le Cuirassier donc était en voie de guérison et tout promettait d'aller pour le mieux, lorsque le drôle qui, dit on, est le plus grand ivrogne de la commune, s'est mis à s'enivrer tous les jours, avec l'argent que lui envoyait pour ses besoins Mlle Lacroix ; si bien que depuis quelque temps son état a empiré, sa blessure s'est rouverte, et au moment où nous nous trouvons on désespère de sa vie.

—Pardon, mademoiselle, interrompit Sandons avec impatience à peine contenue, mais je ne vois pas encore quel rapport cet événement peut avoir avec la lettre. . .

—Eh ! vous ne voyez pas, dit la vieille fille en pinçant les lèvres, que cet événement a exaspéré tous les imbéciles de ce pays. et ils sont nombreux, contre vos deux étourdis de pupilles ; nous avons eu déjà, assez de peine à les tirer des mains de ces lourdauds une fois, à Saint-Florent, et nous nous sommes même exposés pour eux à de grands dangers, mais enfin nous ne pouvons pas être toujours là et batailler contre tout un pays pour les défendre. J'ai eu assez

peur pour une fois et . . . mais je reviens. Le bruit que le Cuirassier ne guérirait pas de sa blessure s'est répandu dans le voisinage, et que croiriez-vous qu'il est arrivé ?

—Je l'ignore, dit M. Sandons pâle d'inquiétude.

—Eh bien ! toutes les nuits, des gens qu'on ne connaît pas ou dont on ne sait pas les noms vont couper à coups de haches les arbres de Grandpré, ravagent les foins et les blés, tuent les bestiaux, et l'on dit même que tout récemment on a cherché à mettre le feu à une des granges ; si bien que les fermiers, épouvantés de tous ces ravages et des menaces qui leur sont parvenues qu'ils seraient ruinés de fond en comble s'ils ne quittaient pas les domaines de Grandpré, sont partis depuis plusieurs jours, laissant toute l'exploitation livrée aux malfaiteurs inconnus. Vous jugez dans quels embarras doivent se trouver les deux jeunes gens, avec un petit paysan et une paysanne pour domestiques, lorsqu'ils risquent peut-être d'être assassinés.

—Assassinés ! répéta Mme de Francheville avec terreur. On vous aura exagéré les événements, ma tante ! M. Justin ne m'a jamais parlé des dangers. . .

—Il avait défendu de vous en parler, dit Mlle de la Pommerie avec un sourire méchant ; il avait trop peur que vous lui défendissiez de venir seul ici, et comme il ne se déplaît pas à la Pommerie. . .

—Désormais, dit Eulalie avec inquiétude, je lui enverrai toujours la voiture et deux domestiques pour l'accompagner. Le bon jeune homme si juste, si généreux, si énergique ! Eh bien ! M. Sandons, voilà les malheurs qu'annonçait cette lettre de Zoé. Les aviez-vous cru aussi grands ?

—Ils sont grands, madame, mais ils sont réparables, et je vous avouerai que j'avais craint d'abord qu'ils ne le fussent pas. Maintenant j'espère que dans quelques jours, si Dieu veut bien m'accorder un peu de force et de santé, toutes ces déplorables querelles s'arrangeront pour le mieux.

—Et si je puis vous être utile en quelque chose dans cette pacification, dit Mme de Francheville avec grâce, ne m'épargnez pas monsieur Sandons. Comme vous je suis amie de M. Lacroix et de sa sœur, et j'ai le droit. . .

—Les voici ! dit tout à coup Mlle de la Pommerie qui s'était mise à la fenêtre.

Et au même instant on entendit sonner à la cloche de la grande grille.

—Qui donc, ma tante ?

—M. Justin et le docteur Neuilhac.

—Ensemble ?

—Oui, ensemble.